

Cette précaution était judicieuse ; mais, pour éviter un danger, elle m'exposait à un autre écueil.

Pour un homme qui a vécu libre à Paris, n'y obéissant qu'à ses goûts et à ses caprices, ayant devant soi mille perspectives lointaines qu'il pouvait teindre, à son gré, des couleurs de son imagination juvénile, je ne connais pas de plus grand supplice que de s'y retrouver, quelques années plus tard, officiellement passé à l'état de provincial, et soumis au joug orthodoxe et définitif du mariage.

Ce bien-être matériel dont je jouissais à Maleraygues quo Delphine excellait à y maintenir, et qui réussit, quoi que puisse dire notre vanité, à endormir, à calmer les blessures idéales, ce bien-être disparaissait entièrement dans l'incommode hôtel garni où nous étions descendus.

Tout m'y déplaisait, les meubles, les tentures, la figure des garçons.

Si je sortais, je me sentais étranger à ce luxe, à cette élégance, à cette civilisation dont j'avais pris autrefois ma part. Si je rencontrais quelques uns des hommes que j'avais connus pendant mon premier séjour à Paris, entraînés par de nouveaux courants vers leurs plaisirs ou leurs affaires, ils passaient près de moi sans me reconnaître.

Si j'allais seul au spectacle, les émotions de la musique ou du drame me rejetaient dans un monde d'idées où tout était pour moi trouble et péril ; aux accents de *Omarosa* ou de *Paër*, à la voix puissante de *Talina*, je voyais reparaître dans le champ désert de mes pensées tous ces décevants feux-follets qu'avait un moment assoupis le calme de la campagne.

Dans les entr'actes, lorsque, dirigeant ma lorgnette vers les loges, je voyais rayonner, dans toute leur gloire, les reines du moment, les étoiles de l'élégance et de la mode, je me reprochais, avec une sourde irritation de m'être exilé, à vingt-six ans de ce ciel poétique et mondain où m'appelaient mes goûts et mes rêves.

Lorsque j'allais au théâtre avec ma femme, c'était bien pis. La pauvre Delphine, toute dépaysée, perdait, dans ce cadre nouveau pour elle, jusqu'aux grâces naturelles de sa jeunesse et de sa beauté.

Susceptible de ces impressions vives et rapides que donnent les œuvres ou les artistes d'élite, j'eusse désiré que ces effluves magnétiques qui faisaient tressaillir ma nature enthousiaste se communiquassent à Delphine et établissent un lien idéal entre son âme et la mienne. Je m'impatientais de sa tranquillité et de sa froideur.

La naïveté de ses questions, dont j'aurais dû sourire, me paraissait intolérable ; j'aurais voulu qu'elle eût l'air de savoir ce qu'elle ignorait, ou qu'elle devinât ce qu'elle ne comprenait pas.

En voyant jouer « le Misanthrope », au lieu d'apprécier l'inimitable perfection du caractère de *Célimène*, et l'art non moins admirable avec lequel mademoiselle *Mars* faisait ressortir toutes les beautés de ce rôle, elle me demandait sérieusement comment une femme pouvait avoir le courage de désespérer un si honnête homme.

La musique l'endormait ; comme toutes les personnes accoutumée au grand air et à la vie des champs, la foule, les lumières, le bruit, la chaleur, les veillées, tout la fatiguait, et elle se plaignait de maux de cœur ou de maux de tête au plus bel endroit de la pièce.

En outre, ses toilettes m'exaspéraient. A Maleraygues, où

les points de comparaison me manquaient et où Delphine était presque toujours en robe blanche et en grand chapeau de paille, je n'avais jamais eu sujet de la trouver mal mise, à Paris, tout me choquait.

Fidèle à l'illusion des provinciales qui s'imaginent que, pour atteindre du premier coup l'élégance des Parisiennes, il suffit d'acheter dans les magasins en renom une quantité suffisante de chapeaux, de châles, de bonnets, de robes, de pelerines et de dentelles ma femme m'arrivait transformée en spécimen d'un journal de modes, et réunissant sur sa personne toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Au lieu de lui donner des conseils, j'avais la sottise de me fâcher, non pas en dehors, ce qui eût mieux valu peut-être, mais en dedans, comme les gens vaniteux et faibles qui emploient à cacher leurs ridicules l'art qu'ils devaient mettre à s'en corriger.

Je feignais alors d'être souffrant pour ne pas sortir avec ma femme ; ou bien, si elle s'apercevait de ma mauvaise humeur, je lui disais que c'était mon procès qui prenait une fâcheuse tournure.

Delphine remettait sous clef écharpe et chapeau, et venait se rasseoir au coin du feu ; mais ces heures passées en tête à tête dans un triste et terne salon d'hôtel garni, sans que rien vint animer l'entretien, étaient loin de dissiper mes humeurs noires.

Après m'être agité sur ma chaise, avoir vingt fois tisonné le feu et vingt fois regardé la pendule, je m'écriais qu'un tour de promenade me ferait du bien ; je prenais mon chapeau, et je sortais seul, heureux à la fois et courroucé de la tranquillité de ma femme, qui me disait doucement :

— Allez, mon ami, et ne rentrez pas trop tard !

Un soir, je venais de m'échapper ainsi, en sauvant tant bien que mal les apparences. Le hasard, un secret instinct peut-être, guida mes pas vers la rue de Grenelle, où était situé l'hôtel de la duchesse d'Oriniano. Je n'avais pas revu la duchesse depuis mon retour à Paris ; je ne lui avais pas fait part de mon mariage ; je savais seulement que le colonel *Frédéric Daubray* ayant été élevé au grade de général pendant la campagne de 1812, *M. de Sorigny*, le père d'Ermanee, s'était relâché de ses rigueurs, et que, l'année suivante, elle avait épousé *Frédéric*.

En approchant de son hôtel, je vis que les fenêtres étaient illuminées ; quelques voitures s'arrêtaient à la porte. Une idée me vint, idée irrésistible : c'est qu'ayant vécu un an dans l'intimité d'Ermanee et de son père, je n'avais plus besoin d'une nouvelle présentation pour entrer chez elle.

Comme nous avions dû ce soir-là, ma femme et moi, aller aux Italiens, j'étais convenablement habillé, et le temps, sec et clair, m'avait même préservé de toute écaboussure. Je montai donc, non pas avec l'émotion d'autrefois (car que pouvais-je espérer ?), mais avec une sorte de dépit contre ma situation présente, qui me faisait trouver une joie fébrile à ressaisir les traces du passé.

On m'annonça ; il y avait quelques personnes chez Ermanee, mais son mari n'y était pas. Elle parut heureuse de me revoir, et comme le cœur d'une femme qu'on a aimée est un livre qu'il suffit de rouvrir pour savoir y lire, je ne tardai pas à démêler qu'au fond de cet accueil affectueux il y avait une souffrance cachée. Madame d'Oriniano n'avait rien perdu de sa beauté et de son élégance souveraine en devenant madame Daubray. seulement sa beauté n'était plus la même. Lorsque je l'avais connue pour la première fois, la jeunesse et l'espérance, cette jeunesse du cœur, rayonnaient sur son visage.